

Bernard Bernier

Anthropologie, professeur au département d'anthropologie, Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences - Centre d'études d'Asie de l'Est

(1979)

“Production, culture et idéologie: approche marxiste”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Bernard Bernier

Anthropologue, professeur au département d'anthropologie, Faculté des arts et des sciences, chercheur au Centre d'études d'Asie de l'Est, Université de Montréal.

"Production, culture et idéologie : approche marxiste."

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 9, pp. 129-141. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

[Autorisation formelle accordée le 16 septembre 2005 par l'auteur de diffuser ce texte.]



Courriel bernard.bernier@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

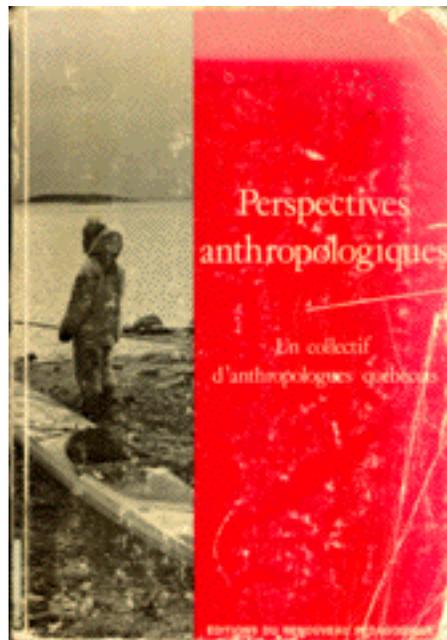
Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 13 novembre 2005 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec.



Bernard Bernier
Anthropologue, professeur au département d'anthropologie,
Faculté des arts et des sciences, chercheur au Centre d'études d'Asie de l'Est,
Université de Montréal.

**“Production, culture et idéologie:
approche marxiste.”**



Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 9, pp. 129-141. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Table des matières

Introduction

1. Faiblesses de l'approche culturaliste

Le contenu de la culture

La transmission culturelle

La reproduction économique

La pérennité des appareils et institutions

La reproduction idéologique

2. Une autre approche de la réalité : le matérialisme historique

3. Le concept d'idéologie

Conclusion

Bibliographie

Bernard Bernier
Université de Montréal

"Production, culture et idéologie : approche marxiste".

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé : Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois, chapitre 9, pp. 129-141. Montréal : Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le terme de « culture » a toujours occupé une place prépondérante en anthropologie, surtout aux États-Unis. Depuis la définition classique de E.B. Tylor, évolutionniste, qui publia des ouvrages importants au 19^e siècle, ce terme a été repris, redéfini, critiqué, précisé. Tylor a défini la culture comme « ce tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes, et toutes les autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société ». Parmi les autres définitions, on peut retenir celle de Linton : « La somme des connaissances, des attitudes et des modèles habituels de comportements qu'ont en commun et que transmettent les membres d'une société particulière » ; enfin, citons celle d'Herskovits « La culture est cette partie du milieu qui est faite par l'homme.

Ces définitions de la culture comprennent trois caractéristiques :

- Est culturel ce qui, en l'homme, n'est pas spécifiquement biologique. Cette conception n'entraîne pas la négation du phénomène biologique : dans ces définitions, ce dernier apparaît plutôt comme la base sur laquelle s'édifie la culture, et sa fonction se limite à cela. La biologie détermine des besoins et des potentialités ; selon les sociétés, la culture actualise ces potentialités de diverses façons en vue de satisfaire les besoins. La culture n'est donc pas déterminée par le domaine biologique ; elle s'édifie, selon ses propres règles, sur la base des données biologiques.
- La culture est un ensemble complexe comprenant plusieurs éléments : institutions, formes de gouvernement, production, croyances, attitudes, coutumes, art, etc. Cependant, comme nous le verrons, la plupart de ces définitions ne peuvent élucider cette complexité : elles ne peuvent expliquer précisément la nature des relations entre éléments.
- La culture se transmet, non pas génétiquement i.e. par des mécanismes biologiques, mais par l'apprentissage et l'éducation de chaque nouvelle génération. Selon la conception culturaliste, l'ensemble de la culture est transmis selon un mode indifférencié par l'apprentissage.

Le concept de culture isole certains éléments importants qui nous permettent d'amorcer une explication du fonctionnement des sociétés. Cependant, il comporte des imprécisions notoires qui l'empêchent d'être vraiment utile. C'est pourquoi il est nécessaire, non pas de redéfinir le concept de culture comme tel, mais bien de reformuler les concepts servant à expliquer le social. Il faut donc se dégager de l'approche culturelle pour adopter une démarche qui appréhende la réalité sociale dans sa complexité, afin de la rendre intelligible.

Pour illustrer cette position, nous procéderons en trois étapes. D'abord, nous critiquerons le contenu du concept de culture, puis la conception anthropologique de la transmission culturelle. Deuxièmement, nous présenterons une nouvelle approche de la réalité sociale qui évite les écueils de l'approche culturaliste, soit le matérialisme his-

torique. Troisièmement, le concept d'« idéologie » sera commenté et son utilisation précisée.

1. Faiblesses de l'approche culturaliste

Le contenu de la culture

[Retour à la table des matières](#)

En anthropologie, le concept de « culture » a traditionnellement englobé tout ce qui, dans le comportement et les institutions des hommes, n'est pas spécifiquement biologique. Ces éléments non biologiques comprennent tous les aspects appris et transmis du « bagage humain ». Les anthropologues ont ainsi élaboré différentes conceptions quant aux relations entre ces éléments. Les premiers chercheurs, tel Tylor, ne se sont pas attachés à expliciter les divers éléments et leurs relations. La culture apparaissait comme un ensemble d'éléments peut-être interreliés, mais dont l'étude pouvait s'effectuer séparément.

Les générations subséquentes d'anthropologues culturalistes ont tenté de préciser ces relations. Trois grandes tendances qui, bien qu'irréductibles, sont souvent employées indifféremment par les mêmes auteurs, ont prévalu.

La première d'entre elles a insisté sur l'équivalence entre chaque aspect de la culture, chacun contribuant au maintien du tout. Son apport à la compréhension de la reproduction sociale (voir ci-dessous la transmission culturelle) mérite d'être signalé. Toutefois, cette tendance ne permet pas de comprendre la spécificité de chaque élément du social : les unités de production, par exemple les usines, ne sont pas l'équivalent de traités de théologie ou de formes de comportement ; chacun a son fonctionnement et son rôle propre dans une société. Elle n'explique pas davantage les transformations susceptibles de se pro-

duire au niveau des sociétés. De fait, cette tendance représente le social comme un tout dans un espace plan, dénué de profondeur et ne comportant aucune hiérarchie entre les éléments.

Les deux autres tendances ont tenté d'éliminer quelque peu les problèmes posés par l'équivalence entre les éléments ; cela n'a pas empêché certains auteurs de conserver une position ambiguë, insistant à la fois sur l'équivalence entre les éléments et sur leur hiérarchie. La première de ces deux tendances accorde la primauté culturelle aux systèmes symboliques, soit aux « valeurs », soit aux « schèmes de pensée ». Les valeurs sont des propositions, implicites ou explicites, qui définissent ce qui est bon ou mauvais, désirable ou non dans une société, et qui dictent par conséquent les choix et les comportements des individus. Les « schèmes de pensée » sont les catégories (et leurs interrelations) par lesquelles les individus d'une société expriment leur conception de la place qu'ils y occupent. Dans ces cas, les valeurs ou les schèmes de pensée forment l'élément essentiel de la culture, celui qui détermine unilatéralement tous les autres. Comme ce type d'explication privilégie les symboles i.e. les idées, on peut l'appeler idéaliste. Il comporte quelques faiblesses : il ignore l'importance des rapports sociaux et de la production, qu'il considère comme des épiphénomènes ; de plus, sa représentation de la société à l'aide d'un modèle d'équilibre a pour effet d'escamoter le changement social.

La troisième tendance, celle du matérialisme culturel, s'intéresse en premier lieu aux méthodes de survie, à la relation avec la nature ; comme la seconde, elle postule l'existence d'une situation d'équilibre. Et c'est là sa faiblesse fondamentale : elle ne peut fournir de principes explicatifs des transformations sociales.

La transmission culturelle

[Retour à la table des matières](#)

Comme on l'a vu, les anthropologues incluent dans la culture tout ce qui se transmet de façon non héréditaire dans les sociétés humaines, i.e. par apprentissage. Or, la perpétuation des éléments de la culture ne peut se concevoir comme un processus simple de transmis-

sion. En effet, l'examen du contenu de la transmission culturelle indique que ce concept recouvre trois ordres de phénomènes : la reproduction économique, la pérennité des appareils ou institutions, enfin la reproduction idéologique.

La reproduction économique

Toute société comprend des mécanismes de reproduction des éléments de la production. Ces éléments comprennent, d'une part, la force de travail, et d'autre part, les moyens de production. La société doit donc s'assurer qu'elle reproduit à la fois les instruments nécessaires à la production et la main-d'œuvre (ou force de travail) qui en fera usage. En ce qui concerne la force de travail, il faut garantir qu'elle se reproduit au jour le jour (qu'elle a assez de repos, de nourriture et de loisirs pour retourner au travail le lendemain) ; elle doit aussi se perpétuer de génération en génération (la procréation doit être suffisante, de façon à assurer le remplacement des individus vieillissants par les jeunes). Le concept de transmission culturelle ne prend habituellement pas en considération ces mécanismes de la reproduction qui sont essentiels au maintien de toute société.

La pérennité des appareils et institutions

Un appareil ou une institution (disons un code de loi, un type de famille, un régime gouvernemental) se maintiennent sans pour cela que les individus les acquièrent par apprentissage. La réalité de ces appareils ou institutions dépasse les individus qui en font partie. Évidemment, ces appareils subsistent grâce à l'apprentissage de certains comportements par les individus. Mais la transmission d'un régime de gouvernement et l'apprentissage des comportements constituent tout de même deux phénomènes distincts.

La reproduction idéologique

Ce concept correspond à l'apprentissage tel que décrit par les anthropologues. La reproduction idéologique consiste dans l'inculcation de principes, d'attitudes et de formes de comportements en vue d'assurer la reproduction de la société. À ce sujet, il convient de distinguer entre un apprentissage général, celui s'opérant au niveau des principes

fondamentaux, et un apprentissage spécifique à des groupes sociaux. En effet, dans les sociétés capitalistes contemporaines, on retrouve, d'une part, certains principes généraux que tous doivent assimiler, comme la nécessité de travailler pour réussir, la possibilité pour tous ceux qui ont du talent d'accéder aux postes importants, le respect de la propriété privée, etc. D'autre part, il existe des attitudes et des formes de comportement adaptées à certaines situations sociales. Par exemple, on n'enseigne pas aux hommes et aux femmes les mêmes attitudes et les mêmes formes de comportement : on apprend aux hommes à être compétitifs, à s'identifier à leur activité, alors qu'on montre aux femmes à être coquettes, à s'identifier à leur mari, à se préparer à la maternité. De la même façon, les futurs ouvriers apprennent à obéir et à accepter l'autorité et les propriétaires d'usine, à commander i.e. à incarner l'autorité.

L'examen de la reproduction idéologique a permis d'introduire certains éléments que nous présenterons maintenant de façon plus systématique.

2. Une autre approche de la réalité: le matérialisme historique

[Retour à la table des matières](#)

Le matérialisme historique nous offre une autre façon d'aborder les phénomènes sociaux. Cette approche part du principe que les hommes sont des êtres matériels, des organismes biologiques qui doivent, comme tout organisme, lutter pour survivre physiquement. Mais, à l'encontre du matérialisme culturel, le matérialisme historique ne procède pas par causalité linéaire. Pour le matérialisme culturel, la forme de survie détermine unilatéralement la société et la culture. Pour le matérialisme historique, la survie elle-même se présente comme un phénomène social dont l'influence sur les autres aspects du social, dé-

terminante, ne s'exerce toutefois pas selon le principe de la causalité linéaire. Cette précision nous apparaît essentielle.

L'homme est un organisme biologique, donc matériel, qui doit survivre dans un milieu naturel donné. Cependant, cette survie se fait toujours en société, ce qui entraîne la nécessité de concevoir les activités de survie comme des activités sociales. Autrement dit, la relation de l'homme avec la nature, la relation de production par laquelle l'homme tire du milieu naturel les éléments nécessaires à sa survie (nourriture, boisson, vêtement, logement, outils), demeure en même temps et de façon constante une relation sociale. C'est pourquoi, dans toute société, il est important d'élucider les relations sociales dans lesquelles se déroule la production i.e. les rapports de production.

Au point de départ de l'analyse matérialiste historique, on retrouve donc les activités sociales de survie, la relation sociale homme-nature, qui fonde l'économie. Pour des fins analytiques, il est nécessaire de diviser l'économie en deux parties :

- Les forces productives ou éléments matériels de la -production, qui comprennent, dans toute société : l'objet de travail (matières premières), le moyen de travail (l'outil, la machinerie) et la force de travail (la main-d'œuvre).
- Les rapports de production : ce sont les relations sociales dans lesquelles se fait la conjonction des forces productives, ou encore, les relations entre les hommes au niveau de la production ¹, i.e. dans l'utilisation des moyens de travail en vue d'obtenir, à partir d'un objet naturel, un produit utile.

Nous nous attacherons à préciser ces relations sociales, ces rapports de production. En premier lieu, considérons le concept de division du travail social (ou division des tâches). Dans toute société, les tâches productives sont réparties entre les individus. Par exemple, dans la plupart des sociétés de chasseurs-cueilleurs, les hommes chas-

¹ Et, par extension, au niveau de la distribution des produits, car la production a pour but de créer un produit consommable, et ce produit doit atteindre celui qui le consommera.

sent et les femmes font la cueillette. Dans nos sociétés, les ouvriers produisent, les gérants organisent la production, les actionnaires encaissent les profits, les vendeurs écoulent la marchandise, les policiers veillent au respect de l'ordre social, etc. Cette division du travail est un aspect social de la production, qui ne se comprend, comme nous le verrons par la suite, qu'en relation avec d'autres aspects de la production.

En second lieu, nous traiterons du concept de coopération. En effet, la division du travail au sein de la société se double d'une division du travail au niveau de chaque tâche. Par exemple, dans notre société, sur le plan de la production, le travail en usine se répartit en plusieurs opérations complémentaires et la production d'un bien nécessite la coopération des ouvriers. Ce principe se dégage plus clairement dans le cas des usines utilisant une chaîne de montage : le produit se déplace alors sur cette chaîne devant chaque ouvrier qui n'y fait qu'une seule opération (poser un boulon, souder une pièce, etc.). Encore une fois, cette coopération ne peut se comprendre si on la sépare d'un autre aspect plus fondamental des rapports de production, soit le contrôle sur le procès de production ² et sur le produit ³. Dans la plupart des sociétés connues, ce contrôle s'exerce par une minorité : les hommes âgés dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, les seigneurs dans les sociétés féodales, ou les propriétaires des moyens de production dans les sociétés capitalistes. Dans chacun de ces types de société, on peut identifier un petit nombre de personnes qui contrôlent le travail des autres et la destination du produit, mais le mode de contrôle diffère d'un type de société à l'autre.

Dans la majorité des sociétés contemporaines, il y a production d'un surplus : on désigne ainsi la part de la production excédant le minimum nécessaire à la survie des membres d'un groupe. Or, une minorité de gens conserve et s'approprie un surplus considérable. Elle a mis au point des moyens de perpétuer sa position, dont, entre autres, un appareil d'État. On appelle « exploitation » l'appropriation du surplus par une minorité et « domination » tout contrôle du procès. On considère qu'il existe des classes sociales dans les sociétés où l'exploitation

² Qui fait quoi, à quel moment et à quel endroit ?

³ Qui consommera ou utilisera le produit ?

est érigée en système et se perpétue. Cela présuppose la possibilité d'utiliser le surplus pour renforcer l'exploitation ainsi que la présence d'un appareil d'État.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs et celles dotées d'une agriculture peu productive ne comportent pas de classes sociales. Mais on y décèle parfois de l'exploitation : en effet, on peut y rencontrer des individus qui ne travaillent pas et contrôlent le travail et le produit des autres, qui s'approprient donc ce que les autres produisent en excédent. Cependant, pour assurer leur position, ces individus n'ont pas constitué un appareil d'État, ce qui les empêche de contrôler le processus de changement d'effectifs de leur classe. Enfin, plusieurs sociétés vivent à un niveau tel que tous doivent travailler, y compris ceux qui contrôlent le procès de travail et la distribution du produit. Dans ce cas, il y a domination de quelques-uns sur la majorité, donc inégalités sociales, mais non exploitation.

Une opposition plus ou moins avouée mais toujours présente se manifeste dans toutes ces sociétés entre ceux qui contrôlent le procès de production et ceux qui subissent ce contrôle. Cette opposition atteint des dimensions beaucoup plus importantes dans les sociétés de classes. En effet, dans ces sociétés, on observe une opposition entre les producteurs, d'un côté, et ceux qui s'approprient le surplus, de l'autre, ces derniers s'étant donné les moyens de se reproduire. Les classes sociales apparaissent donc comme des groupes d'individus qui détiennent une situation spéciale dans les rapports de production. De plus, les classes sociales sont des groupes en opposition : cela signifie que les différentes classes ont des intérêts opposés, qui découlent de leur situation respective dans les rapports de production. Le producteur qui, en effet, se voit lésé d'une partie de son produit, et ce, avec l'appui de la force lorsque cela s'avère nécessaire, a intérêt à en reprendre le contrôle ; mais l'intérêt de celui qui s'approprie le surplus consiste précisément à en garder le contrôle. Une opposition, une contradiction fondamentale entre les intérêts des diverses classes se manifeste donc. Cette contradiction se trouve à la base de la transformation des sociétés de classes : la classe dominante prend les moyens de maintenir son contrôle, les développe, et cherche à faire augmenter le surplus ; le groupe des producteurs s'oppose tant bien que mal, plus ou moins consciemment, à ces visées. L'affrontement de ces intérêts contradic-

toires amène une transformation des rapports de production, même si le but visé par la classe dominante est le maintien de ces rapports de domination.

Nous pouvons citer en exemple la situation qui a prévalu au sein de la société féodale. En première étape, le seigneur s'approprie le surplus agricole des paysans pour sa survie et celle de ses dépendants. Plus tard, lorsque le commerce apparaît, de moyen de survie pour la classe dominante, le surplus agricole devient objet de transaction commerciale. Pour maximiser les bénéfices commerciaux, le seigneur exerce des pressions sur les paysans pour obtenir plus de produits. Les paysans, en difficulté, se révoltent. Les seigneurs répriment ces révoltes par la force militaire, et la production est rétablie. Mais, surtout en Angleterre, les seigneurs voient l'avantage de produire de la laine pour le marché plutôt que des céréales et des légumes. Or, l'élevage du mouton requiert de grandes terres et peu de main-d'œuvre. On exproprie donc les paysans, qui deviennent errants, et on convertit leurs champs en pâturages. Par ailleurs, les seigneurs (et les marchands) se rendent compte de la possibilité de tirer parti des anciens paysans en les utilisant comme main-d'œuvre dans la transformation de la laine en tissu. On crée alors des manufactures, première forme d'unité de production capitaliste. Cette forme de production prend de l'ampleur, on invente des machines pour accélérer la production, et bientôt la majeure partie de la production s'effectue en usine et la majorité des producteurs deviennent des travailleurs salariés. La transformation du domaine seigneurial et la création d'usines, la conversion du paysan en travailleur, tous ces changements ne se sont pas déroulés sans heurts mais, au contraire, ont entraîné plusieurs révoltes paysannes, des guerres civiles et des révolutions bourgeoises. Le développement de la lutte des classes à l'intérieur du féodalisme a donné naissance au capitalisme industriel, qui se divise lui-même en classes antagonistes.

Cet exemple nous permet de préciser la relation qui existe entre le contrôle de la production et les deux concepts présentés plus haut : la division du travail et la coopération. La division du travail recouvre tout d'abord la division des tâches des deux classes antagonistes et ensuite, la division interne de ces tâches, de façon qu'elles assurent le maximum de surplus à la classe dominante. La coopération, tout comme la technique, constitue un moyen utilisé par la classe domi-

nante pour augmenter ses profits. Ces phénomènes s'expliquent donc à partir du principe du contrôle de la production et du profit, qui fonde la division en classes sociales.

Nous tâcherons maintenant de préciser comment l'État et la « culture » participent au contrôle sur la production, à l'opposition des classes. L'État, comme appareil plus ou moins complexe, est un outil créé par la classe dominante pour affermir sa domination. En effet, l'État possède le contrôle de la force, qu'il exerce pour maintenir l'ordre établi, i.e. la domination de classe. L'exemple de l'État féodal illustre ce point. L'État féodal, incarné par le seigneur et les militaires qui l'entourent, a pour but d'assurer la collecte auprès des paysans de redevances en travail, en nature ou en argent. Son rôle consiste donc à maintenir l'extorsion d'une partie du travail paysan au profit du seigneur et ce, par la force, grâce au monopole des armes, qu'il détient. Dans le féodalisme, l'État, personnalisé par le seigneur qui hérite de son poste, est donc essentiellement un instrument dont se sert la classe dominante pour perpétuer cette domination.

Face à cet appareil coercitif et répressif, le paysan a peu de recours. En temps ordinaire, il plie l'échine, il accepte, il paie son dû. Mais en temps de disette ou de famine, les paysans se sont souvent révoltés contre les seigneurs et, plus tard, contre les marchands. Toutefois, ces révoltes n'avaient pas pour but de transformer l'ordre établi mais seulement de permettre aux paysans d'obtenir assez pour vivre. Donc, au pouvoir établi du seigneur, les paysans n'ont pu opposer un mouvement politique cohérent de transformation de l'ordre social. A cette époque, les seuls mouvements qui ont pu voir le jour, tous de nature semi-religieuse, ont tenté de redéfinir la répartition du produit mais en respectant l'ordre social féodal. Il manquait à ces mouvements une vision claire des choses s'opposant à celle des seigneurs. Nous aboutissons ainsi au problème de l'idéologie.

Le concept « d'idéologie » recouvre divers phénomènes qui n'en partagent pas moins des aspects communs. De fait, on peut définir l'idéologie comme l'ensemble des représentations que les membres d'une société se font de cette société et de la place qu'ils y tiennent. Ces représentations sont actualisées dans des comportements et transmises au moyen des appareils idéologiques. Or, dans toute socié-

té, les représentations et leur actualisation sont contrôlées par la classe dominante. Cette classe tente d'imposer une vision de la société qui la serve, qui présente l'intérêt particulier de cette classe comme l'intérêt général. Pour cela, elle s'arroge le contrôle des institutions qui diffusent l'idéologie : école, église, etc. L'idéologie se présente donc comme un outil de la classe dominante. Nous préciserons à la section suivante comment l'idéologie joue ce rôle.

Nous aimerions établir la distinction fondamentale entre l'approche du matérialisme historique, utilisée ici, et celle du matérialisme culturel. Nous avons vu comment, dans l'approche du matérialisme culturel, la causalité était linéaire, s'exprimant du domaine économique vers le reste de la société. Or, dans le matérialisme historique, les rapports de production i.e. les rapports sociaux dans le cadre de la production, constituent l'élément déterminant des situations de classes. Ces situations de classes, et spécifiquement la domination de classes, expliquent le rôle de l'État et de l'idéologie. Mais cette détermination n'est pas linéaire. Comme on l'a vu dans le cas des paysans sous le féodalisme, l'absence d'une idéologie claire a empêché les paysans d'avoir un projet politique précis face aux seigneurs. L'idéologie a donc une efficacité propre, dans le cadre défini par les rapports de production, une efficacité dans la lutte des classes. Mais, pour expliquer cette efficacité de l'idéologie, il faut préciser le contenu de ce concept.

3. Le concept d'idéologie

[Retour à la table des matières](#)

L'idéologie, c'est, fondamentalement, la vision que les membres d'une société ont de leur société et de la place qu'ils y occupent. L'idéologie consiste d'abord en un système de représentations. Cependant, ces représentations s'accompagnent d'attitudes et de comportements appropriés à une situation donnée. Car l'idéologie comprend non seulement des représentations générales de la société, des principes généraux, mais aussi des principes et comportements caractéristi-

ques de positions de classe précises. Les principes généraux et les attitudes et comportements spécifiques réfèrent à des exigences différentes de l'idéologie. En effet, l'idéologie qui prédomine dans toute société est une idéologie qui sert au maintien des privilèges de la classe dominante. Ce maintien nécessite à la fois la justification de l'ordre social existant et la dispersion des individus dans les diverses classes sociales, dispersion qui assure la production et la distribution. Ces deux nécessités renvoient aux deux aspects de l'idéologie, soient ses aspects général et spécifique.

Toutefois, l'idéologie n'est pas uniforme. En effet, l'expérience matérielle des classes dominées contredit l'idéologie dominante. Cette contradiction entraîne la formation d'une idéologie plus ou moins confuse qui entre en contradiction avec l'idéologie dominante. Par exemple, les esclaves des sociétés esclavagistes ont toujours envie de liberté, d'une liberté qui nie le rapport esclavagiste. Cependant, cette envie de liberté ne conduit pas à la formation d'une organisation solide ayant pour but de détruire l'organisation esclavagiste de la société, mais plutôt à l'évasion individuelle ou, tout au plus, à des révoltes passagères. Par ailleurs, au sein du capitalisme, la classe ouvrière a élaboré une idéologie de combat beaucoup plus systématique. L'idéologie dominante n'est donc jamais adéquate à son objet, i.e. à la justification de l'ordre social. Elle veut masquer la réalité et la justifier, mais la situation matérielle contredit cet effort. Pour assurer tout de même la diffusion la plus large possible de l'idéologie dominante, la classe dominante contrôle tout un ensemble d'appareils : L'école, les églises, les mass-média, la musique, etc. Nous pouvons illustrer le mode de fonctionnement de ces appareils à partir de l'exemple de l'école.

D'abord, l'école transmet un ensemble de principes généraux sur le fonctionnement du monde et de la société : la nécessité du travail pour réussir, la réussite des plus doués, le respect de l'autorité, etc. Elle inculque aussi des formes de comportements différents selon les quartiers et selon le sexe. Enfin, l'école constitue une réplique de la division de la société en classes sociales. En effet, à partir de ses différents réseaux qui fournissent aux individus un contenu d'enseignement différent selon leur appartenance sociale, l'école reproduit, d'une part, la classe ouvrière, et, d'autre part, la classe dominante.

Cette reproduction des classes s'effectue sur la base de l'appartenance antérieure de classe : les enfants d'ouvriers, dont le milieu familial prépare moins bien au milieu scolaire livresque et compétitif, ont plus de chances de demeurer ouvriers. Par ailleurs, les enfants de la bourgeoisie ont plus de chances de fréquenter l'université et de remplacer leurs parents dans leur situation sociale. Évidemment, l'école s'allie à d'autres appareils pour jouer son rôle de reproduction. De plus, son fonctionnement n'est jamais parfait, comme le montrent les multiples réformes du système d'éducation, tant celles qu'on a appliquées que celles qu'on avait projeté de faire.

En fait, l'ensemble des appareils idéologiques connaît des divisions résultant des oppositions de classes qui caractérisent la société tout entière. Par exemple, la religion, au Moyen-Âge, exprimait assez clairement ces divisions. D'une part, l'orthodoxie catholique servait au maintien de la domination féodale et au contrôle des paysans. D'autre part, les paysans en révolte ont souvent créé des « hérésies » pour combattre l'exploitation dont ils étaient victimes. Par ailleurs, la bourgeoisie montante a aussi créé ses arguments religieux (puritanisme) pour justifier son opposition aux seigneurs, puis, plus tard, dans certains pays, sa domination. Par contre, notons qu'un même contenu idéologique peut être utilisé pour justifier des dominations de classes différentes. Par exemple, les principes de droit romain ont été réutilisés par la bourgeoisie pour justifier la propriété privée.

Comme on peut le constater, l'idéologie est un phénomène complexe qui s'appuie sur une base matérielle et dont l'importance politique est considérable. De fait, l'idéologie, outil de classe, est aussi l'enjeu des oppositions de classes. En ce sens, l'idéologie, déterminée par la situation des diverses classes dans les rapports de production, possède également une efficacité propre au niveau des oppositions de classes : une idéologie plus ou moins claire de la part des exploités peut déterminer le degré de réussite de leur opposition à l'ordre établi. Cette vision de l'idéologie contredit le caractère unilinéaire des théories matérialistes culturelles en établissant l'importance de l'idéologie dans la lutte des classes.

L'idéologie comprend les représentations et les formes de comportement, différentes selon les situations spécifiques. Dans ce sens, elle englobe une partie du concept anthropologique de « culture », qui fait référence à la vision que les gens ont de leur univers. Le concept de culture garde néanmoins un certain contenu, car la vision que les gens ont de leur univers est actualisée et transmise à travers des moyens tels la langue ⁴, les coutumes populaires, les rituels. Tout en faisant partie de l'idéologie, ces moyens partagent certaines caractéristiques qui nous obligent à les désigner par un terme précis. Dans ce contexte, la culture comprend les moyens idéologiques qu'un groupe d'individus bien défini a élaborés dans son développement historique, selon ses contradictions internes, dans une situation matérielle précise. À cela s'ajoute tout un ensemble de caractéristiques matérielles telles la nourriture et l'habillement qui sont spécifiques à des groupes précis et qui l'identifient. La culture devient donc l'ensemble des moyens matériels élaborés historiquement par un groupe précis dans une situation matérielle et sociale spécifique et par lesquels ce groupe peut être identifié.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

La perspective présentée dans cet article transforme l'approche du social. En effet, alors que la démarche culturaliste part du bagage humain non biologique et tente de définir de façon plus ou moins claire les relations entre les éléments constitutifs de la culture, l'approche que nous venons de décrire, celle du matérialisme historique, part de la nécessité sociale de la survie, nécessité qui a une base biologique mais qui est toujours définie socialement. Dans cette dernière perspective, les rapports de production sont déterminants car ils délimitent des groupes sociaux ou des classes sociales ayant des intérêts spécifi-

⁴ La langue est à la fois moyen matériel nécessaire à la coopération humaine et véhicule privilégié de l'idéologie. Elle est même plus qu'un simple véhicule de l'idéologie : sa structure même est modelée par les idéologies présentes et passées de la société où on la trouve.

ques. Dans les sociétés de classes, l'État devient un outil de la classe dominante. L'idéologie est à la fois liée à une situation particulière de classe, c'est-à-dire déterminée par les rapports de production, et outil des classes antagonistes dans leur processus d'affrontement tant économique que politique. En ce sens, on reconnaît à l'idéologie une efficacité propre. Cette approche, centrée sur les oppositions de classes, présente une hiérarchie entre les éléments du social, une hiérarchie complexe que ne peut fournir l'approche culturaliste.

Certains structuralistes mettent en doute la pertinence du matérialisme historique pour la compréhension des sociétés. Ils prétendent que la division des sociétés en trois niveaux -économique, politique et idéologique - correspond aux schèmes de pensée occidentaux, et qu'ainsi, cette façon d'analyser les sociétés, peut-être valable pour le capitalisme dont elle est issue, ne saurait s'appliquer à d'autres sociétés. On cite alors en exemple certains chasseurs-cueilleurs pour qui la chasse ou la cueillette constituent à la fois des activités de production, des activités « de parenté », et des activités idéologiques : il serait inutile de vouloir ici dissocier l'économique de l'idéologie et de la parenté car tous trois apparaissent inextricablement liés. C'est que, pour les tenants de cette forme de structuralisme, ces sociétés ont des schèmes de pensée fondamentalement différents des nôtres et que les étudier selon nos catégories a pour effet de fausser la représentation que nous nous en faisons.

En ce qui concerne les principes fondamentaux d'explication des sociétés humaines, les structuralistes ne retiennent pas la production ou les antagonismes de classes qui y ont leur origine : d'une part, les sociétés simples, par définition, sont exemptes de classes sociales et, d'autre part, ils soutiennent que la production ne peut être identifiée clairement. Les structuralistes privilégient plutôt les schèmes de pensée caractéristiques de différentes sociétés et considèrent donc que toute analyse des sociétés devrait se baser sur ces schèmes.

La faiblesse majeure de cette théorie tient au caractère essentiel attribué aux schèmes de pensée des diverses sociétés. En effet, on considère que ces schèmes se suffisent à eux-mêmes, sont imperméables aux influences des rapports matériels réels, et même déterminent ces rapports. Cette conception essentialiste ne peut expliquer d'où

viennent ces schèmes : de fait, elle ignore à la fois l'évolution biologique des pré-hominiens aux humains qui a donné lieu à l'émergence de la pensée, et l'évolution des sociétés humaines dans lesquelles les schèmes de pensée sont transformés sous la pression des contradictions matérielles et sociales.

Pour illustrer cet énoncé, revenons à l'exemple de l'évolution du féodalisme vers le capitalisme. La pensée féodale, cristallisée dans l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, divisait le monde en strates sociales bien définies, héréditaires et immuables. Selon cette conception, les seigneurs avaient comme devoir d'état de commander et d'extorquer le surproduit des paysans et les paysans, de cultiver, d'obéir, et de donner une partie de leurs récoltes aux seigneurs. Cette pensée n'accordait aucune place au commerce ou au prêt usuraire que l'on considérait comme contraires à la nature. Or, malgré ces schèmes « anti-historiques » caractéristiques du féodalisme européen, le commerce s'est développé, la bourgeoisie s'est créée. Enfin, la pensée féodale, qui a sans doute aucunement entravé le développement de la bourgeoisie mais ne l'a pas empêché, a disparu. Le poids du développement matériel, dont l'idéologie est un aspect, donne sa raison d'être aux « schèmes de pensée » spécifiques et entraîne leur transformation.

Cet exemple nous permet de comprendre l'insertion matérielle, historique et sociale, des schèmes de pensée. Dans ce cas précis, la « pensée féodale » est essentiellement l'idéologie de la classe des seigneurs qui tente de justifier sa domination en la présentant comme naturelle et immuable. Or, même si cette pensée présente la production comme élément d'un schéma idéologique, il est possible et même essentiel de dégager les rapports de production et les rapports de classes de cette langue idéologique, d'en examiner la nature et l'évolution, et de voir comment cette évolution a finalement entraîné une transformation des schèmes de pensée eux-mêmes. Mais, pour cela, on a dû transcender une approche essentiellement empiriste qui ne peut distinguer les éléments du social dans une réalité où effectivement ces éléments sont entremêlés. Cela n'a été possible que par l'utilisation de concepts complexes mais précis, et c'est précisément l'absence de tels concepts dans la théorie structuraliste précédemment examinée qui l'empêche de découvrir les rapports de production et de les séparer de l'idéologie et de la parenté. Les concepts du matérialisme présentés ici

s'appliquent même aux sociétés sans classes, comme le démontrent de nombreux écrits (cf. Rey, Meillassoux et Beaucage dans la bibliographie). À cause de son empirisme initial, l'approche structuraliste présentée précédemment doit, pour expliquer le social, poser des principes idéalistes et immuables dont l'origine et l'évolution ne peuvent être élucidées. Cette approche, caractéristique du mode de pensée féodal, est donc fondamentalement métaphysique et non scientifique.

À la suite de cet examen, il est donc essentiel de se placer à l'intérieur du processus d'évolution historique matérielle et sociale pour comprendre les multiples sociétés humaines. Or, ce texte s'est limité à la présentation des principes les plus généraux d'une approche matérialiste historique. De nombreux autres écrits en ont précisé le contenu et l'application à des sociétés spécifiques. De toute évidence, le cadre de cet article ne permet pas d'entrer plus avant dans ces précisions et ces applications.

Bibliographie

ALTHUSSER, Louis, (1970). « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *La Pensée*, juin 1970, no 151, pp. 3-38.

ANDERSON, Perry, (1975). *The Lineages of the Absolutist State*, Londres. NLR Press.

BAUDELOT, Christian et ESTABLET, Roger, (1970). *L'école capitaliste en France*, Paris, Maspéro.

BEAUCAGE, Pierre, (1976). « Enfer ou paradis perdu. Les sociétés de chasseurscueilleurs », in *Revue canadienne de Sociologie et Anthropologie*, nov. 1976, vol. 13, no 4, pp. 397-412.

BERNIER, Bernard, (1977). *Bidonville*, P. Q., Manuscrit, Université de Montréal.

BOURDIEU, Pierre et PASSERON, Jean-Claude, (1970). La reproduction, Paris, Éditions de Minuit.

BRAVERMAN, Harry, (1974). Labor and Monopoly Capitalism, New York, Monthly Review Press.

CASTELLS, Manuel et GODDARD, Francis, (1974). Monopoleville : L'entreprise, l'État, l'Urbain, Paris, Mouton, p. 260 sq.

MARX, Karl, (1970). L'idéologie allemande, Paris, Éditions sociales.

MEILLASSOUX, Claude, (1964). Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire, Paris.

MEILLASSOUX, Claude, (1975). Femmes, greniers et capitaux, Paris, Maspéro.

REY, Pierre-Philippe, (1971). Colonialisme, néo-colonialisme et transition au Capitalisme, Paris, Maspéro.